

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

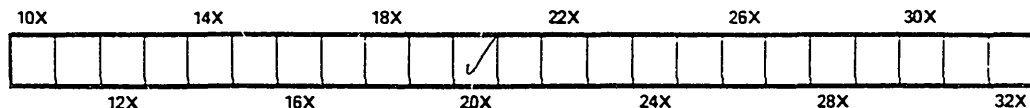
Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [33]- 64 p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.





LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

OCTOBRE 1881.

A nos lecteurs.

Notre revue, pour ce mois, paraît veuve de chronique. Nos lecteurs voudront bien nous le pardonner ; après la tempête et le naufrage, nous sommes tout entier à l'œuvre du sauvetage et de la réorganisation. Si c'est une faute, nous tâcherons d'en avoir le regret et nous ferons notre possible pour ne pas y retomber à l'avenir. Du reste, avec un peu de bonne volonté, on pourrait trouver que le présent numéro, presque entier, est une chronique, la chronique du grand accident qui est venu fondre sur nous, avec les impressions qu'il a fait naître à l'extérieur, les marques de sympathies qu'il nous a attirées, et les changements qu'il a amenés dans notre installation.

L'incendie.

Le 5 octobre 1881 restera une date funèbre dans nos annales. Elle était belle, pourtant, cette journée d'automne, avec son ciel bleu et son brillant soleil. Rien ne semblait présager une catastrophe ; rien, si ce n'est peut-être ce terrible vent du nord-ouest, glacial, soufflant par rafales, tourbillonnant, sifflant, murmurant, gémissant aux fenêtres ; un vent sinistre comme celui du 25 juin 1875, qui avait promené l'incendie sur toutes les dépendances du Séminaire.

Midi venait de sonner. L'examen particulier avait eu lieu, comme à l'ordinaire, à la salle d'étude, où rien d'insolite ne s'était fait remarquer. Maîtres et élèves étaient descendus au réfectoire. La soupe venait à peine d'être servie, quand le jour sembla s'obscurcir aux fenêtres comme si un nuage fût passé devant le soleil. Au même instant, un élève se précipite effaré au réfectoire des prêtres en criant : « Le feu au collège ! le feu au collège ! » Trois prêtres montent de suite aux dortoirs. D'autres sortent dans les cours : de là on voit la fumée sortir noire et épaisse du petit dôme de l'étude comme d'un tuyau de locomotive ; quelques bouffées pareilles à des jets de vapeur s'échappent aussi du toit autour du grand dôme. A l'intérieur, la fumée descend épaisse dans le dortoir des *petits* par l'orifice d'un ventilateur. Au dortoir des *moyens*, se trouvait une porte qui donnait sous les combles, au-dessus de la salle d'étude, près de l'endroit où passait la cheminée de la cuisine. Cette porte entr'ouverte laisse apercevoir le foyer de l'incendie. Le feu était là, sous les combles. A l'origine, simple étincelle échappée de la cheminée ou peut-être d'une pipe furtive, il avait couvé depuis des heures, et maintenant il était devenu un large brasier où pétillait la flamme, en projetant sa lueur livide au milieu de l'obscurité. Le feu était là, dévorant la charpente, courant à travers le bois sec avec un crépitement sinistre, vomissant des flots de fumée par toutes les issues ; et au dehors, le vent faisait rage, il y avait insuffisance d'eau à cette hauteur, il y avait absence complète d'appareils et d'organisation pour maîtriser un tel incendie. La situation apparut de

suite dans son effrayante réalité: dès la première alarme au premier indice du feu, tout était désespéré. Et pourtant, à cette heure d'angoisse suprême, que de prières, que d'élan de foi et de confiance s'échappèrent des cœurs navrés! Mais pour sauver la maison, il ne fallait rien moins qu'un miracle; Dieu ne voulut pas le faire.

Cependant l'alarme avait été donnée parmi les élèves: en un clin d'œil ils s'étaient trouvés debout, hors de leurs places et sortis du réfectoire, les uns par la porte, les autres par les fenêtres. Maintenant ils se précipitaient dans les escaliers qui conduisaient aux dortoirs. Mais déjà la fumée était si épaisse au dortoir des *petits* qu'il était impossible d'y pénétrer. Au dortoir des *moyens*, un maître et une douzaine d'élèves réussirent à enlever une partie de leurs effets; mais d'autres qui entrèrent après eux, durent rebrousser chemin, à demi suffoqués avant d'arriver à leurs places. A l'étage inférieur se trouvait le dortoir des *grands*, qui ouvrait par trois portes sur deux escaliers. Les premiers arrivés — ils étaient cinquante environ — purent sauver leurs malles, soit en les traînant à l'escalier, soit en les jetant par la fenêtre. Ce fut l'affaire d'une minute, et cependant la fumée était devenue si forte que, pour en sortir, deux élèves, P. Forget et A. Beausoleil, qui s'étaient quelque peu attardés, se jetèrent eux-mêmes par la fenêtre sur la galerie du 3^e étage. L'un d'eux, affolé de terreur, descendit même jusqu'à terre le long des montants de la galerie. A ce moment la salle d'étude était en flammes: un élève, G. Leclerc, y pénétra pourtant à travers la porte embrasée, et se rendit jusqu'à son pupitre pour y prendre sa montre, en dépit de la flamme qui pétillait au-dessus de sa tête et des tisons qui tombaient à ses côtés. Quelques élèves montaient encore dans l'espoir d'arriver à leurs malles: M. le Directeur se trouva là heureusement pour les arrêter. Un autre prêtre s'arma d'un barreau arraché à la rampe pour faire reculer ceux qui arrivaient au haut de l'escalier. En moins de cinq minutes, la flamme ou la fumée avaient envahi toutes les mansardes et l'étage supérieur de la maison.

Le sauvetage était commencé et s'opérait aux étages inférieurs, au milieu du trouble et de la confusion d'une cohue indescriptible. M. le Supérieur songea d'abord à la chapelle. Il retira lui-même les Saintes Espèces du tabernacle et les fit transporter au couvent. Il s'occupa ensuite de mettre en sûreté les archives, dont la partie principale se trouvait heureusement à sa chambre. M. l'Assistant-Procureur rassembla les livres et les papiers de la procure, pendant qu'il laissait, au 3^e étage, sa chambre particulière livrée à l'incendie avec tout ce qu'elle renfermait. M. le Directeur se préoccupait avant tout de la sûreté des élèves et veillait à ce que nul d'entr'eux ne s'exposât au danger.

Le reste du sauvetage se fit un peu au hasard. On saisissait ce qui frappait le regard et ce qui tombait sous la main. On entra dans les appartements ouverts ; on ne prenait ni le temps ni la peine de forcer les portes fermées. On laissait de côté des objets précieux pour sauver des choses communes et sans valeur.

Bientôt des cris d'alarme commencèrent à se faire entendre. On craignait la chute du dôme, l'éroulement des cheminées, des galeries, de la corniche embrasée. Dès lors, les courages devinrent plus timides, les bras moins actifs, les pas moins empressés. Vers une heure, le dôme s'affaissa lentement sur lui-même en s'inclinant vers l'est. Il avait été miné dans sa base ; la coupole restait encore intacte. L'effondrement du toit eut lieu quelques minutes après. Le vent put alors activer plus librement toutes les parties de l'incendie. On vit se développer la flamme avec une rage nouvelle.

Le sauvetage continua pendant quelques minutes encore : ce fut à la bibliothèque qu'il dura le plus longtemps. Quatre ou cinq hommes se tenaient à l'intérieur, d'où ils jetaient les livres par la fenêtre sur le toit du portique. Là d'autres hommes les poussaient du pied pour les faire tomber à terre. Mais ces travailleurs durent enfin songer à la retraite, au milieu des cris d'alarme qui ne cessaient de retentir à leurs oreilles.

A une heure et demie, la maison se trouva évacuée tout entière, sauf les caves d'où l'on continua d'enlever des tonneaux et des caisses jusqu'au moment où il fallut reculer devant l'incendie.

La flamme avait pris maintenant tout son essor. Elle se déployait au-dessus des murs en un tourbillon immense que le vent roulait dans les airs et d'où il emportait, avec la fumée, des étincelles, des charbons ardents, de gros tisons à une distance de plusieurs arpents. Des bâtisses qui se trouvaient dans la direction du vent prirent feu à diverses reprises. On réussit d'abord à éteindre ces commencements d'incendie ; mais quelques étincelles restèrent inaperçues dans une grange qui en un instant fut tout en flammes. Le feu se communiqua à une maison voisine, puis à une suite de hangars et d'étables.

Au collège, l'incendie descendait toujours. On voyait successivement chaque étage se remplir d'une fumée épaisse qui y répandait l'obscurité, puis chaque appartement s'illuminait de lueurs sinistres, et des jets de flamme apparaissaient aux fenêtres.

Vers deux heures et demie, le feu avait atteint le rez-de-chaussée. Cependant, la tour du nord restait intacte. La flamme se jouait alentour avec les rafales du vent. Elle venait en lécher les parois extérieures, puis se retirait pour se rapprocher et s'éloigner encore, comme si elle eût respecté l'élégance de cette construction. Enfin le feu y pénétra par une lucarne. En quelques instants la charpente fut embrasée et devint une fournaise où rugissait la flamme, tournoyant, se tordant sur elle-même dans cette étroite enceinte et s'échappant des fenêtres en langues de feu qui se déployaient au dehors longues de plusieurs pieds. Longtemps la coupole tint ferme au milieu des flammes, soutenue par quelques unes des colonnettes qui n'étaient qu'à demi consumées. Elle s'abattit enfin sur les murs de la chapelle, dans un nuage de cendre et de charbon. C'était le dernier incident de ce drame lugubre.

Il était trois heures et quart.

En ce moment arrivaient à la station du chemin de

fer les pompiers de Montréal, qu'on avait mandés par télégraphe dès le commencement de l'incendie. Des retards multipliés les avaient arrêtés sur la route. Ils arrivaient juste à temps pour contempler les ruines fumantes de l'édifice. Un mur de l'aile s'était écroulé ; les autres se dressaient avec leurs flancs nus, lézardés, noircis. Au fond des caves où s'étaient entassés les débris, au milieu des cendres rouges encore, des débris de fer tordu, de faïence brisée, de papiers calcinés, on voyait courir çà et là des langues de feu, animées par le vent qui soufflait toujours. C'étaient les dernières lueurs de l'incendie, qui allait s'éteindre faute d'aliment.

Il ne nous restait plus maintenant qu'à rassembler les épaves de notre naufrage. Hélas ! c'était bien peu de chose : quelques meubles, quelques provisions, un quart environ de nos bibliothèques, le mobilier de notre chapelle, etc. Ces débris de notre fortune nous faisaient songer plus douloureusement à ce que nous avions perdu : c'était la plus grande partie de notre mobilier, tout notre matériel d'enseignement, globes et cartes géographiques, cabinet de physique, (moins une machine pneumatique,) laboratoire de chimie, musée de minéralogie ; c'était la bibliothèque des professeurs tout entière, avec tous les cahiers d'honneur, les archives de l'Académie, etc., la bibliothèque des élèves, la bibliothèque théologique du vénérable M. Aubry ; c'était notre linge en très grande partie, notre vaisselle et notre cuisine tout entière, etc.

Une pensée nous consolait pourtant au milieu de notre tristesse, c'était de voir l'aimable Providence qui avait veillé au salut de nos élèves. La plupart avaient tout perdu, linge et livres ; mais aucun ne manquait à l'appel, et nous pouvions les rendre tous sains et saufs à leurs parents.

Et nous restions, nous aussi, sous la garde de notre Père céleste, sous l'aile de cette Providence dont les voies sont mystérieuses, mais toujours pleines de sagesse et de bonté. Nous étions là, en face de ces ruines, comme des arbres arrachés violemment du sol où ils ont pris racine et grandi ; mais nous pouvions songer

que l'avenir d'une institution telle que la nôtre n'est pas tout entière dans ses murs, qu'elle est bien plutôt dans le dévouement de ses directeurs, dans l'affection de ses élèves, dans la confiance des familles, dans la bénédiction divine. Or, ces choses ne nous manquent pas encore, nous en avons l'assurance, et elles sont pour nous les gages d'une prochaine résurrection, d'une reflorescence nouvelle de notre séminaire.

Une lettre de M. Ducharme.

Madame,

Vous désirez avoir quelques détails sur les derniers instants de notre cher Alfred. Votre désir est bien légitime, celui que vous pleurez méritait votre tendresse. Je crois répondre pareillement à vos vœux en vous mettant sous les yeux un précis de ce qui concerne ce cher enfant depuis le moment que son oncle, M. St.-Germain, l'a confié à mes soins.

Antoine-Alfred D. DeCelles arriva à Ste-Thérèse vers la fin de septembre 1831, dans sa onzième année, pour y commencer son cours d'études. Son extérieur spirituel me fit espérer plus de réussite qu'il n'en eut cette première année. Il montra même un peu d'indifférence pour ce genre d'étude qui, à la vérité, offre peu d'agrément dans les commencements. Cependant quand il apprit qu'il y aurait un examen à la fin de l'année, et que je me proposais d'y appeler son oncle, il fit quelques efforts pour s'y préparer. Le choléra ayant nécessité le renvoi des écoliers chez leurs parents, je ne pus savoir comment il aurait paru à l'examen.

En 1832, il reparut à Ste-Thérèse après les vacances bien plus avantagement. Quoiqu'il ne m'ait jamais paru s'être ennuyé, il revint cette année avec un air de contentement et d'empressement qui me fit grand plaisir, et me donna de bonnes espérances. Les premiers mois se ressentirent un peu de l'année précédente, mais plus il avançait, plus son ardeur pour l'étude croissait, de sorte que, quoique très attaché aux amusements de

son âge, il savait tout mettre de côté pour se livrer aux devoirs de sa classe. L'ayant chargé d'un rôle dans un dialogue pour l'examen de la fin de l'année, il montra d'abord un peu de raideur à plier sa voix selon mes désirs ; mais l'ayant persuadé qu'il pouvait faire mieux, il se soumit et réussit.

Le succès qu'il eut dans les compositions pour les prix l'avait tellement animé, qu'à son retour des vacances il semblait avoir résolu de disputer la tête de sa classe. Son projet ne fut pas frustré, car sur onze listes faites depuis la rentrée, il se trouvait huit fois le premier ; il semblait ne vouloir plus céder la première place qui, pourtant, lui fut disputée chaudement. Je ne puis rappeler ces circonstances intéressantes sans verser des larmes.

Malgré son ardeur pour l'étude, le cher Alfred était extrêmement gai, il était un des plus actifs à donner de l'intérêt aux différents jeux et à en inventer de nouveaux. Aux premières neiges, il lui prit envie de tendre des collets à une vingtaine d'arpents de la maison pour prendre des lièvres. Il y allait voir quelquefois à ma connaissance et d'autres fois à mon insu, sans trop consulter les chemins ni ses forces.

Le vingt-huit de décembre, veille de la clôture du jubilé, pendant que j'étais occupé à la sacristie, il partit après sa classe de l'après-midi par des chemins très fatigants pour aller visiter ses collets, et, à ce qu'on m'a dit, pour amasser de la gomme pour sa cousine Rose, dans l'intention de lui en porter en allant se promener chez son oncle. Revenant de l'église et ne le voyant pas, je m'informai où il était ; j'appris sa petite promenade avec deux de ses compagnons. Je me proposais de les gronder à leur arrivée, mais je n'en fis rien. J'ai su ensuite qu'en s'en revenant du bois il suivait avec peine ses compagnons, quoique ordinairement il fût très lesté à la marche. Il est vraisemblable que dès ce moment il était pris des fièvres qui l'ont conduit au tombeau. Il paraît qu'il appréhendait beaucoup cette maladie qu'il avait vu essayer, une quinzaine de jours auparavant, à un de ses compagnons, et que la crainte d'en être attaqué lui aurait fait dissimuler son état.

Cependant il se mit à table avec les autres et soupa avec appétit, comme à l'ordinaire ; le lendemain il déjeuna bien et assista à la messe, où il dut souffrir, car le froid était grand. En arrivant au presbytère, je le trouvai près du poêle, il était très pâle. Je lui demandai s'il était malade, ce qu'il nia. Il se mit ensuite à table et mangea avec assez d'appétit. Le soir après le souper, il présida à certains jeux où il parut bien s'amuser de la maladresse de quelques-uns de ses compagnons.

Le lendemain, 30 décembre, je fus absent de ma maison. Le soir il soupa assez bien ; mais, après le souper, je vis son maître lui arranger un gargarisme dont il se servit, et il en apporta avec lui pour s'en servir pendant la nuit. Je fus un peu inquiet de ce mal de gorge, mais comme il en avait déjà été attaqué trois ou quatre fois pendant l'automne, je m'imaginai que les mêmes soins le guériraient. Le mal dont il était pris ne l'empêcha pas de composer avec ses disciples, mais son maître le trouva embarrassé sur des choses qui ne l'arrêtaient pas ordinairement. J'aurais désiré, ce jour, le 31, le voir avant de partir pour continuer la visite de ma paroisse, mais il était trop matin ; et comme l'après-midi de ce jour, les écoliers devaient se rendre chez leurs parents pour la visite du premier de l'an, je m'attendais à les trouver partis à mon retour. Mon cher Alfred seul était demeuré, son maître n'ayant pas jugé prudent de le laisser partir. Il en fut un peu affligé, mais il n'eut pas de peine à se résigner.

On lui dressa un lit dans ma chambre et il s'y coucha tout habillé. En entrant j'allai à lui et lui parlai, il me répondit d'un ton de voix faible ; il avait le visage en feu, les yeux éteints, la respiration courte et le pouls très agité ; je lui découvris l'estomac qui était parsemé de petites taches rouges. Je lus la direction que m'avait donnée Monsieur Gigon, médecin de Terrebonne, et fus confirmé dans mon opinion sur la maladie. Je lui demandai s'il se sentait du mal dans l'estomac, il me dit que non, mais à la gorge. Je lui proposai de prendre le remède que j'avais apporté de Terrebonne, et il y consentit. Je différâi encore quelques instants, et son

maître étant entré, je le chargeai de relire les avis du docteur. Je me décidai à lui faire prendre deux pilules d'ipécacuana, telles que préparées par le médecin.

En attendant l'effet du remède, je me mis à dire mon bréviaire près du malade. Le docteur m'avait dit que, si, après une heure, le remède ne faisait pas effet, il fallait donner une autre pilule. J'allai donc voir l'heure, lorsque le mal de cœur le prit ; j'appelai son maître et nous l'aidâmes dans son vomissement ; il rejeta beaucoup de bile par quatre fois. Le vomitif l'avait affaibli, et la fièvre parut un peu diminuer. Il prit du bouillon et quelque autre chose de léger et sembla reposer jusque vers minuit. Je m'étais couché pour prendre un peu de repos, mais l'inquiétude m'en avait empêché. A minuit il appela son maître, qui dormait : je me levai, je pensais que le vomitif aurait arrêté sa diarrhée, mais, à ma grande surprise, il évacua avec une telle abondance et une telle violence, que je craignais qu'en le recouchant il n'expirât. Quelques instants après il demanda à boire, et je lui donnai quelque chose pour le désaltérer. Il demeura assez tranquille pendant environ trois heures. Je le pressai de prendre quelque chose, ce qu'il fit avec répugnance. Il avait toujours la gorge embarrasée ; vers huit heures il prit un peu de thé et avala quelque chose de solide, ce qu'il réitéra dans l'avant-midi.

Avant de partir pour me rendre à l'église je lui dis : « DeCelles, c'est aujourd'hui le premier de l'an. » — « Oui, » me dit-il, « je croyais que c'était hier, » et il ajouta d'un ton attendrissant : « Donnez-moi donc votre bénédiction, » ce que je fis et l'embrassai, puis j'ajoutai : « Il faut tâcher, mon cher, de prendre des forces, et dès que tu iras mieux, je te laisserai aller à St-Laurent. » Je partis ensuite pour aller aux occupations de mon ministère, et laissai un des maîtres pour en avoir soin. Je le trouvai après l'office à peu près comme je l'avais laissé. Avant de partir pour vêpres, je donnai ordre d'aller chez le médecin de la paroisse pour lui demander de venir le voir dans le cours de l'après-midi. Il n'était pas venu quand je revins de vêpres ; je dis à Alfred : « Veux-tu que j'envoie chercher le docteur ? »

Au mot *docteur* il me répondit d'un ton plaintif : « Je suis mort. » Il avait entendu dire qu'il saignait beaucoup ses malades, et ne réussissait guère. Pour le rassurer je lui dis : « Ne crains pas, mon enfant, je ne lui permettrai pas de te saigner. » Il ne répliqua rien. La fièvre paraissait plus forte que la veille. Le docteur arrivé parla de saigner ; Alfred paraissait insensible à tout et ne dit rien. J'observai au docteur que l'enfant était bien faible, que ce moyen n'était pas approuvé par les médecins et que je ne prendrais rien sur moi, vu l'absence des parents ; et je le priai de faire d'autres tentatives. Il m'envoya quelque chose pour le faire transpirer.

Voyant que la fièvre augmentait, je lui demandai s'il voulait recevoir l'Extrême-Onction ; il me répondit que oui ; il était tellement absorbé par la fièvre qu'il ne parut pas s'apercevoir de ce que je faisais. Je lui appliquai ensuite l'indulgence *in articulo mortis*.

Le docteur revint à huit heures du soir, lui appliqua les mouches sur la gorge et lui fit prendre de l'huile de castor. Le lendemain matin, il avait moins de fièvre, mais il était extrêmement faible, et avait les dents couvertes d'un chancre noir, et la gorge remplie de matières purulentes ; je lui nettoyai les dents et lui fis prendre quelque chose qui l'aida à rejeter une partie de ce qu'il avait dans la gorge. A sept heures j'écrivis à Monsieur St-Germain pour lui annoncer que j'avais donné l'Extrême-Onction au cher Alfred, et que je le regardais comme en danger. La tempête, qui s'éleva au départ de mon homme, l'empêcha de traverser et de se rendre à St-Laurent ; il arriva chez moi vers trois heures et demie, rapportant ma lettre.

Cependant le docteur, étant revenu voir le cher enfant, trouva que la maladie était changée, et essaya de lui faire prendre des stimulants ; mais il n'en avalait qu'une partie, rejetant l'autre.

L'après-midi, la rougeur et la pâleur se succédaient alternativement sur son visage et le mal empirait. A quatre heures j'écrivis de nouveau à Monsieur St-Germain pour lui annoncer que je craignais que son cher

neveu ne fût pas vivant quand cette lettre lui serait remise. Le porteur arriva de nuit à la traverse et ne put se rendre à St-Laurent que le lendemain, un instant après que Monsieur St-Germain était parti pour Montréal.

Le docteur revint vers les cinq heures de l'après-midi (c'était jeudi, le 2 de janvier), la gorge était tellement obstruée que le docteur, ayant inutilement tenté de lui faire prendre quelque chose, déclara qu'il n'y avait plus rien à faire. C'en était donc fait de mon cher DeCelles, il fallait qu'il mourût, éloigné de ses parents et sans avoir pu me procurer la consolation de partager ma douleur avec son oncle. Alors je regrettais qu'il n'eût pu se rendre chez ses parents ; je me reprochais de lui avoir fait prendre des remèdes, quoique prescrits par le médecin. J'aurais voulu par tous les moyens lui conserver la vie, et il me semblait que tous moyens fuyaient devant moi. Je tombai dans une espèce d'abattement.

A six heures, je lui récitai les prières des agonisants. On lui faisait prendre avec peine, de temps en temps, une gorgée d'eau sucrée où du thé. Comme je n'avais pu prendre de sommeil les deux nuits précédentes, je me couchai et laissai un des maîtres avec trois autres personnes auprès du malade, qui était dans une grande agitation et cherchait, de temps en temps, à sortir de son lit. A minuit il eut une crise violente ; ses mains et ses jambes se contractèrent à peu près comme il arrivait aux cholériques ; on le frotta avec du vinaigre, et il recouvra sa tranquillité. Sa gorge parut se débarrasser, et il avalait avec une certaine avidité ce qu'on lui mettait dans la bouche, mais c'était le délire qui le faisait agir. Je ne laissai pas que de sentir quelque adoucissement, en lui voyant la respiration plus libre, et j'osais espérer contre toute espérance. Je fermai les yeux pendant quelques instants, me flattant que le Seigneur voudrait bien exaucer les vœux que je formais.

Après quelques minutes d'assoupissement, je m'éveillai et j'entendis mon cher ami pousser des soupirs clairs comme quelqu'un qui gémit, ce qui dura une demi-

heure, après quoi sa voix s'éteignit sans qu'il éprouvât aucune convulsion. Ainsi mourut votre cher Alfred à une heure et demie du matin, le trois de janvier mil huit cent trente-quatre, à l'âge de treize ans et huit mois. Je n'entreprendrai pas de vous décrire l'affliction que m'a causée cette mort et les larmes qu'elle a fait couler à son maître de classe et à ses condisciples, qui vivaient avec lui.

Monsieur St-Germain arriva à Ste-Thérèse le jour de la mort du cher défunt. Le lendemain 4 janvier, à l'invitation de Monsieur St-Germain, Monsieur Brunet, curé de St-Martin, se rendit à Ste-Thérèse et chanta le service ; il me rendit à moi-même un service très important, car il m'eût été impossible de remplir ce devoir. Le corps fut ensuite déposé dans l'église, presque sous le chœur. Comme ce cher enfant était de la confrérie du Saint-Rosaire, le samedi suivant, la confrérie lui fit chanter un service ; et les trois samedis subséquents je dis pour lui une messe privilégiée. Alfred avait communiqué le vingt-cinq décembre à la messe de minuit, et j'aurais bien souhaité que son état lui eût permis de communier en viatique.

Vous avez bien sujet de pleurer cet enfant doué de si excellentes qualités. A des talents qui se développaient rapidement, se joignaient un bon cœur, une grande naïveté et une grande franchise, des mœurs régulières, une contenance respectueuse dans le lieu saint. Sa gaieté naturelle le faisait estimer de ses compagnons, et son application à l'étude excitait une émulation extraordinaire dans sa classe. Il eût pu vraisemblablement devenir un membre utile à la religion et se distinguer par ses talents ; mais il y a lieu d'espérer que le Seigneur l'aura reçu dans sa miséricorde, pour le soustraire aux dangers qui se multiplient tous les jours et entraînent tant de jeunes gens dans l'abîme.

Pour moi, je ne saurais oublier toutes ses bonnes qualités. J'aimerai aussi à me rappeler son portrait : sa chevelure blonde, sa peau fine et vermeille, ses yeux tirant sur l'olive, un peu petits, mais bien faits et pétillants d'esprit ; ce nez délicat, cette bouche un peu

grande, mais très expressive ; cette physionomie intelligente, cette taille avantageuse, cette démarche un peu chancelante et qui annonçait une santé délicate ; ce rire qui peignait si bien ce qu'il pensait.

J'espérais qu'en différant d'écrire ces détails, j'acquerrais plus de courage et que je me posséderais mieux ; mais, après plus de deux mois écoulés depuis la mort du cher Alfred, je me trouve encore si affecté qu'à peine puis-je écrire deux ou trois phrases sans m'arrêter, comme il est facile de s'en convaincre en lisant cet écrit. Tel qu'il est, il sera, je j'espère, précieux pour une mère et vous prouvera l'intérêt que j'ai pris à votre perte.

Je suis avec considération,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DUCHARME, P^{TR}E.

Ste-Thérèse de Blainville,
5 mars 1834.

Impressions d'anciens élèves.

J'arrive de Ste-Thérèse. J'ai voulu revoir une dernière fois notre vieux collège. Des murs noircis, lézardés, croulants ; un amas de décombres fumant encore, voilà ce qu'il reste de notre *Alma mater*. C'est un spectacle navrant, qu'on ne peut voir sans être ému jusqu'aux larmes. Sans doute cette vieille maison n'était pas belle ; il n'y avait pas d'architecture dans ses proportions, ni dans l'ensemble des constructions qui étaient venues s'ajouter l'une à l'autre sans plan arrêté. Mais nous y avons vécu, nous y avons grandi, nous y étions devenus hommes. Une partie de nous-mêmes restait attachée à ces murs. Et ces murs ne sont plus qu'une ruine dont il ne restera bientôt aucune trace.

La mort d'un homme, fût-il grand et considérable dans le monde, laisse un vide qui ne tarde pas à se combler ; mais la ruine d'une institution telle que le

Séminaire de Ste-Thérèse, est un désastre immense dont la religion et la patrie ne sauraient se consoler.

Il faut que cette maison se relève, il faut qu'elle renaisse de ses cendres, plus grande et plus belle qu'elle était autrefois. Il s'agit d'une calamité publique : tous la déplorent, tous doivent contribuer à en diminuer l'étendue, à en faire disparaître les traces, s'il est possible.

La maison est brûlée, mais les hommes qui l'ont soutenue avec tant de gloire, restent encore. Ils ne se sont pas laissés abattre par le désastre ; dès le lendemain même, ils se mettaient à l'œuvre pour reconstruire. Qui n'admirerait pas une telle énergie, un tel esprit d'initiative ? Qui ne serait pas disposé à le seconder dans la mesure de ses forces ? A l'œuvre donc. Ces hommes de cœur et de dévouement n'auront pas compté en vain sur l'assistance publique. Les listes de souscription se couvriront de noms et il faut espérer que les travaux de reconstruction commenceront incessamment.

UN ANCIEN ÉLÈVE.

(*Le Monde* du 14 octobre).

Sur cette terre les plus belles choses ont parfois le pire destin. Mardi dernier encore, il existait ce cher collège de Ste-Thérèse. Modeste à ces débuts, mais grandissant avec les années comme un arbre que l'on a confié à un sol fécond, il avait déjà pris des proportions considérables, une ère nouvelle de prospérité s'était ouverte pour lui. Loin du tracas et des distractions malsaines des villes, mais reliée avec les grands centres par plusieurs lignes de chemins de fer, réunissant ainsi et tous les avantages de la campagne et les commodités et le confort des localités populeuses ; agréablement située au haut d'une colline à la pente doucement inclinée ; munie d'un personnel d'élite, cette institution offrait une retraite incomparable à l'enfance et à la jeunesse avide de science et d'éducation.

Et il était beau ce collège, avec son entourage de verdure, ses oiseaux joyeux, ses bosquets d'érables plantés et alignés au cordeau par les élèves du *bon père Ducharme*, son dôme radieux, son toit resplendissant et sa

tour bravant la nue ; et, chaque matin, à bord du convoi de Saint-Jérôme, pendant qu'il longe en décrivant une courbe profonde les hauteurs au bas desquelles régnait comme un roi ce gigantesque édifice, il faisait bon de promener ses regards sur toutes ses beautés, de se faire enfant et de redevenir de nouveau petit écolier. Je me rappelais ma première entrée dans cette maison. C'était en 1868 : j'avais quitté Saint-Jérôme ; je m'étais arraché aux embrassements de ma mère, et j'avais pris place dans la diligence ; car la vapeur alors ne nous transportait pas comme aujourd'hui de Saint-Jérôme à Sainte-Thérèse, avec la vitesse du vent. L'équipage avait sué et soufflé dans cette mer de sable que l'on appelle la *Grande-lign*. J'arrivais enfin au terme de mon voyage. 'Je projetais aussi loin qu'il m'était possible ma vue dans le lointain. J'apercevais à l'horizon une immense boule d'argent : c'était le dôme de Sainte-Thérèse : c'était la terre promise.

Hélas ! tout cela est disparu ! Le 5 octobre 1881 est venu ! jour à jamais néfaste et de sinistre mémoire ! Il fait un froid d'hiver, un vent à tout détruire, précurseur d'une catastrophe. Le feu éclate près du dôme, sans qu'on en connaisse l'origine, et en quelques heures ce superbe collège et toutes ces beautés s'engloutissent sous les ruines et les décombres ; et maintenant l'œil triste parcourt des murs dénudés, lugubres ; une grande désolation a envahi ces lieux, et les habitants de ce séjour de paix, de bonheur et de joie, sont partout dispersés.

Mais le malheur à quelque chose est bon. Les grands maux appellent les grands remèdes, et les grands désastres font éclore la générosité, les sympathies, le courage et les beaux dévouements. Dieu frappe quelquefois les hommes pour faire fleurir ces vertus. Il n'y a qu'un instant, les messieurs de Ste-Thérèse ont vu leur maison s'abîmer dans les flammes et avec elle s'évanouir toutes leurs espérances ; et déjà, au milieu des débris fumants encore, à peine remis des émotions et de l'effroi que produit un terrible incendie, ils se réunissent, acceptent l'hospitalité que leur offrent les

bonnes sœurs de la Congrégation de Ste-Thérèse, et avec un courage que l'on pouvait croire ne plus exister, ils se disent : « Dieu nous avait tout donné : pour nous éprouver, il nous enlève tout, que son nom soit béni et que sa volonté soit faite. Puisque nous avons été chargés de continuer l'œuvre de M. Ducharme, nous la continuerons : il faut rebâtir le collège. » Le soir même du feu, leur résolution est prise ; de suite ils le font connaître au public par la voie de la presse. Le lendemain, le supérieur souffrant et malade, prend le chemin de l'hôpital, pendant que ses prêtres se mettent à l'ouvrage. Au plus pressé d'abord ; ces chers écoliers que l'élément destructeur a mis dehors et forcés d'interrompre leurs études, il faut les rassembler le plus tôt possible, il faut un logis. Un local est bientôt trouvé et dans quelques jours, jeudi prochain, les classes s'ouvriront.

Pendant que l'un d'eux travaille à l'installation des élèves, un autre engage des ouvriers, fait déblayer le terrain et le prépare à recevoir les fondations du nouveau collège. D'autres se répandent par les villes et les campagnes, et se font *mendiants* et *quêteurs*. Ciel ! ils ne demandent pas pour eux ! Qu'ont-ils besoin, eux, d'aumônes ? Qu'ont-ils besoin, eux, d'un vaste collège, si ce n'est pour le bien du public et la plus grande gloire de Dieu et de la patrie. Au lieu de refaire ce que le feu a détruit, au lieu de réédifier leur établissement, ces messieurs ne pouvaient-ils pas liquider leurs affaires et se retirer avec honneur ? Certainement, ils le pouvaient. Le montant de leurs assurances est de \$40,000 ; la valeur de leurs fermes est aussi très considérable ; il leur aurait même resté plusieurs milliers de piastres qu'ils auraient déposées entre les mains de leur évêque, et celui-ci les aurait pourvus de cures ou autres bénéfices. Ils auraient mené un genre de vie paisible et surtout plus profitable pour eux-mêmes. Au lieu de cela, ils se sont imposé la lourde tâche de solliciter des souscriptions, de quêter en un mot. Et Dieu sait ce qu'il en coûte de s'humilier, de s'exposer aux refus, de se soumettre à tous les ennuis et les fatigues du plus

misérable des métiers. Mais le public est bien disposé, il est d'autant plus bienveillant que leur infortune est plus sensible et que leur entreprise est plus digne et plus belle. Les bourses se délient, les dons se font nombreux, les souscriptions sont généreuses. Les appels à la charité sont fréquents dans notre pays, mais l'on donne toujours sans se lasser, tant cette noble vertu a jeté de racines dans notre Canada.

C'est avec orgueil que l'on voit dans *la Minerve* et les autres journaux une liste de souscriptions en faveur de Sainte-Thérèse, aussi importante par le montant que par le nombre. Personne ne tire en arrière, tous s'empressent de donner quelque chose ; l'on dirait que chacun veut pouvoir dire : " Cette maison d'éducation que l'on veut rebâtir sera ma propriété." Et rien n'est plus digne d'attention, dans ce moment, que le courage et le zèle de ces *prêtres-quêteurs*, si ce n'est la grandeur d'âme et la générosité de leurs bienfaiteurs.

B. N.

(*La Minerve* du 14 octobre.)

Les sympathies de la presse.

Au milieu de notre infortune, de toutes parts, des évêques, des hauts dignitaires de l'autorité civile, des séminaires, de toutes les classes de la société, les sympathies nous sont arrivées nombreuses, chaudes, franches, sincères. Elles n'ont pas peu contribué à soutenir et à fortifier notre courage. Nous remercions le ciel qui les a inspirées et les cœurs généreux qui nous les ont prodiguées.

La presse, de son côté, sans distinction de partis, a compris l'étendue de notre malheur. Elle a saisi la note de nos angoisses ; et dans des articles aussi bien écrits que pensés, elle en a répercuté l'écho jusqu'aux quatre coins de la Puissance. Que *la Minerve*, le *Monde*, le *Courrier de Montréal*, la *Patrie*, la *Tribune*, le *Nord*, le *Post*, la *Gazette*, le *Herald* et le *Star* veuillent bien accepter l'expression de notre gratitude pour le récit émouvant qu'ils ont donné de nos désastres, et pour

toutes les paroles de condoléance et d'encouragement qu'ils ont su trouver si souvent et si à propos à notre adresse.

Aujourd'hui, dans ces pages, comme dans un écriin, nous recueillons quelques-unes de ces bonnes paroles. Elles seront nouvelles pour la plupart de nos lecteurs ; et plus tard, quand les jours sombres du présent seront dissipés, elles resteront comme un témoignage d'estime et de bienveillance aussi honorable pour ceux qui l'ont donné qu'il est agréable à ceux qui en sont l'objet. Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de multiplier davantage ces citations.

Le Nord du 6 octobre :

C'est sous le poids d'une profonde douleur que nous devons, aujourd'hui, annoncer à nos lecteurs le sinistre incendie qui vient de réduire en cendre les séminaire de Ste-Thérèse. Ce que nous déplorons, ce que tous les amis de l'éducation déplorent aussi, ce n'est pas seulement la destruction de riches et immenses bâtisses, la perte d'un ameublement considérable, de collections variées, de livres, d'instruments, d'appareils de classe et d'exercice, représentant, au bas mot, une valeur de \$150,000, c'est encore et surtout le malheur irréparable peut-être, sous certains rapports, qui vient de frapper la religion et la patrie ; c'est ce désastre terrible qui, dans l'espace d'une couple d'heures, a réduit à néant ce que plusieurs générations de prêtres dévoués avaient amassé à force de travail, de labeurs, de sacrifices inouïs, pour servir à l'éducation de la jeunesse studieuse, pour donner des prêtres à l'Eglise, et au pays des serviteurs capables de lui faire honneur. Dans ce même coup, la Providence a atteint bien des cœurs, a fait verser bien des larmes, surtout au milieu de cette nombreuse famille térésienne, accablée de douleur à la pensée qu'elle n'est plus cette maison bénie où un si grand nombre ont vu s'écouler leurs plus belles années ; là, ils vivaient encore des souvenirs d'autrefois, ils avaient laissé comme une partie d'eux-mêmes, tant ils se sentaient fortement rivés au seuil de leur *alma mater*.

Fondé par le dévouement le plus entier, maintenu au milieu de tous les obstacles, forcé de compter sur les seules ressources que la charité et le travail de ses prêtres ont su créer, le séminaire de Ste-Thérèse avait pris cependant, dans notre province, une place qui nous faisait honneur et qui le mettait au premier rang sous le rapport des études littéraires et scientifiques. Il comptait cette année 230 élèves et avait un personnel enseignant des mieux préparés. Dès 1875, il avait donné l'éducation classi-

que à 2,300 élèves, et formé 130 prêtres séculiers et réguliers.

Il avait été fondé en 1825, quoiqu'il n'ait été reconnu canoniquement qu'en 1842, et civilement en 1845. Les différentes phases par lesquelles il a passé, depuis le moment où M. Ducharme choisissait cinq ou six jeunes gens de sa paroisse (Ste-Thérèse) pour en faire des prêtres, jusqu'à ce jour, sont remplies d'un grand intérêt; nous ne croyons pas qu'il existe une autre maison d'éducation où les luttes, les labeurs, les épreuves aient été aussi nombreuses et toujours surmontées avec une énergie aussi inébranlable. Cette dernière épreuve, la plus grande, n'a pu abattre le courage des MM. de Ste-Thérèse. Ils vont de suite s'organiser pour continuer les classes dès cette année, et les travaux de reconstruction vont commencer sans retard.

Tout le pays viendra en aide, sans doute, le diocèse de Montréal particulièrement; les sympathies dont cette maison est l'objet nous donnent l'assurance que le malheur sera bientôt réparé, au moins autant qu'il peut l'être.

Les effets de ce désastre seront plus particulièrement sentis par la population des districts du nord de Montréal. Que d'hommes distingués, sortis des paroisses environnantes, doivent au séminaire de Ste-Thérèse d'occuper les hautes positions qu'ils possèdent dans l'Eglise comme dans la société civile! De ce côté, les sympathies ne manqueront pas; elles se sont déjà produites avec un empressement et un entrain qui sont la meilleure preuve de l'importance que l'on attache au maintien de cette maison.

De plus, il est bon de remarquer que le séminaire de Ste-Thérèse, au moyen de ses admirables fermes, a été un centre de progrès agricole comme il ne s'en rencontre pas de supérieur dans la province; les districts environnants ont profité, dans une large mesure, des enseignements pratiques que l'on pouvait recueillir du mode de culture qui y était en usage; la paroisse de Ste-Thérèse lui doit, en grande partie, ses succès en agriculture, ainsi que l'importance qu'elle a acquise par la construction des nombreux chemins de fer qui y convergent.

Pour tout le nord de Montréal, le séminaire a toujours été un appui précieux dans les grandes entreprises publiques, dans les œuvres de la colonisation, de la réforme agricole et des chemins de fer; il a répandu le goût de l'étude et des lettres parmi la population qui l'entourent. Dernièrement, en 1880, l'on y commençait la publication de cette exquise petite revue de collège, les *Annales Térésiennes*, qui venaient chaque mois rafraîchir les souvenirs du bon temps d'écolier et nous donnaient de ces travaux littéraires d'un goût si pur, d'un style si châtié, d'une tournure si classique, que les meilleurs juges ne pouvaient s'empêcher de les ranger au premier rang parmi les productions de nos hommes de lettres. Bref, sous tous les rapports, le séminaire de Ste-Thérèse n'a jamais failli à sa tâche; il a toujours été fidèle aux enseignements et aux nobles traditions de ses fonda-

teurs. Après avoir fait autant de bien au pays, ne serait-il pas juste que le pays tout entier lui vienne en assistance et contribue à le relever de ce terrible désastre ?

La *Minerve* du 6 octobre :

Encore un désastre à enregistrer. Il s'agit cette fois de l'incendie de l'une de nos plus importantes maisons d'éducation, le séminaire de Ste-Thérèse. C'est le second collège qui est cette année la proie des flammes. On sait qu'il y a quelques mois à peine, le feu dévorait le séminaire de Rimouski.

Nous sommes heureux de savoir toutefois que les pertes immenses — environ \$150,000 — que vient de subir cette institution ne sont pas irréparables. Avec des assurances se montant à \$40,000 et le concours de la générosité publique, il nous est permis d'espérer que le séminaire ne restera pas enseveli dans les ruines sous lesquelles vient de disparaître son imposant édifice. Il n'aura pas le sort du collège de Terrebonne, lequel, après avoir rempli une mission si utile, alla s'abîmer dans les flammes qui en quelques heures détruisirent le fruit de plusieurs années de sacrifices, de travail et de dévouement.

Si terrible que soit cette épreuve, elle n'a pu abattre le courage des directeurs du séminaire. En présence des cendres encore fumantes de leur édifice, ils se sont réunis, sous la présidence de Sa Grandeur Mgr Fabre, accouru sur le théâtre du désastre pour leur témoigner sa profonde sympathie, et ils ont résolu de commencer sans délai la reconstruction de l'édifice.

Le public n'hésitera pas, nous en sommes persuadé, à leur montrer d'une façon tangible qu'il apprécie leur énergie et leur dévouement à la noble cause de l'éducation. Les anciens élèves que le séminaire a produits en si grand nombre — et parmi lesquels on compte le lieutenant-gouverneur, plusieurs juges et maints autres hommes distingués, tant parmi le clergé que dans les professions libérales, — seront sans doute les premiers à donner l'exemple de la générosité dans le terrible malheur qui frappe leur *alma mater*.

La *Minerve* ne saurait être insensible au coup qui vient d'atteindre le séminaire de Ste-Thérèse. Aussi l'administration ouvre-t-elle à l'instant une liste de souscription qu'elle espère voir remplir rapidement par ses amis, s'inscrivant elle-même pour la somme de \$25.00.

Le *Monde* du 6 octobre :

La pénible nouvelle de la destruction du collège de Ste-Thérèse a jeté la consternation en cette ville, hier après-midi. C'est la troisième institution de ce genre qui devient la proie des flammes depuis peu de temps. Nous espérons que les dévoués directeurs du collège, qui ont toutes les sympathies du public, rece-

vront les secours nécessaires pour leur permettre de rebâtir au plus tôt.

.....
 Un douloureux émoi a été créé à Montréal lorsqu'on apprit qu'un des plus beaux collèges de la province de Québec était devenu la proie des flammes. Les dépêches se bornaient à dire que le collège de Ste-Thérèse avait été détruit de fond en comble par le feu.

Le Courrier de Montréal du 6 octobre :

Il y a quelques mois à peine, les citoyens de Rimouski avaient la douleur de voir leur beau séminaire dévoré par les flammes ; hier, une autre maison d'enseignement supérieur était réduite en cendres en quelques heures. Le séminaire de Ste-Thérèse, cette importante institution qui (faisait l'orgueil de la région située au nord de Montréal, est devenu la proie des flammes.

.....
 Cette triste calamité qui vient de fondre sur une des principales institutions du pays, ne peut manquer de produire un vif élan de sympathie et de générosité parmi le public ; et nous espérons que ces sentiments se traduiront sous une forme tangible, et que des souscriptions abondantes permettront aux Messieurs du séminaire de Ste-Thérèse de reconstruire bientôt leur maison.

Le Post du 6 octobre :

The destruction by fire of the noble College of Ste. Therese is a great misfortune, nay more, it is a national calamity, and as such it should be considered with a view to its possible reconstruction. It is the *Alma Mater* of some of the most distinguished men in the Province, including Lieut.-Governor Robitaille and His Hon. the judge Routhier. The efforts made by Mr. O'Meara, Deputy City Clerk of Montreal, at the fire were a labor of love, for he too is a graduate of Ste. Therese, as are numbers of other prominent men of all nationalities, not only in Canada, but in the United States. Ste. Therese was almost a free institution, board and education were given at a minimum cost, the college authorities made no profit and saved no money, and the consequence is a dead loss by the ravages of fire. The loss is estimated at nearly two hundred thousand dollars, the insurance is only forty thousand ; and as we have implied there is no reserve fund. It is the general opinion that something should be done in the premises ; a voice is only wanting to rouse the people to the extent of their loss and to the necessity of making it good. A hundred thousand dollars will rebuild Ste. Therese, and this is not too large a sum for the Province, even without outside assistance, to subscribe. The Lieut.-Governor has already offered his aid ; so has the Hon. Mr. Chapleau, and so have many others ; but to meet the requirements of the case there:

must be an organized effort. Why, for instance, should not the Lieut.-Governor organize a central committee with power to form sub-committees throughout the province, who would collect money to rebuild Ste. Therese? The times are good; the harvest is bounteous, and if the Government of Quebec is poor, the Province is not. There are a thousand men in Montreal alone who could give twenty-five dollars each; the balance might be collected from the farmers, merchants and professional people throughout the Province. As for *The Post*, it is both anxious and willing to assist, both in money or space in any movement that may be initiated towards the reconstruction of such a noble educational monument as the College of Ste. Therese. Who will begin?

Le Nord du 13 d'octobre.

Si, bien souvent, des plaintes ont été formulées au sujet de notre système d'éducation primaire et secondaire, il n'en a jamais été ainsi de nos maisons d'éducation supérieure. De tout temps, pouvons-nous dire, elles ont donné entière satisfaction et se sont tenues à la hauteur de leur mission; elles n'ont cessé de fournir à l'Eglise et à l'Etat des sujets distingués, des hommes capables de faire respecter nos droits et de diriger d'une main ferme et sûre, vers ses destinées, le peuple canadien-français. Nous pouvons leur rendre cet hommage, en toute vérité, qu'elles ont formé un clergé qui peut être cité comme représentant les plus beaux modèles de dévouement, de charité et de zèle pour l'accomplissement des devoirs sacerdotaux. Quant aux hommes instruits engagés dans les carrières libérales, ils ne nous ont pas fait défaut non plus: on les a toujours trouvés fidèles au poste, soit dans l'arène parlementaire, soit sur le banc, au barreau et dans l'exercice des différentes professions; en général, ils sont animés de beaucoup d'esprit de progrès et les principes qu'ils professent sont les principes sanctionnés par la doctrine de l'Eglise, par les enseignements du droit naturel et d'une saine économie sociale. Si quelquefois, plusieurs se sont écartés de ce sentier de la sagesse qui fait la force des nations, ces aberrations n'ont été que partielles et temporaires, et nous ne sachons pas qu'il existe parmi la classe instruite, de groupe organisé en école, pour prêcher des doctrines perverses contre l'ordre social ou religieux. Aussi est-il bien certain qu'il n'existe nulle part, aujourd'hui, une nation aussi complètement et aussi parfaitement constituée que le peuple canadien en général et plus particulièrement la population de la province de Québec, qui a un avantage sur les provinces sœurs, celui d'avoir une histoire, des traditions, une langue, des luttes et des victoires, des institutions religieuses et civiles qui en font un tout homogène: chose nécessaire pour atteindre le but que toute société doit se proposer.

Le Play, l'illustre auteur de la *Réforme sociale*, après bien des recherches de par le monde entier, après des études sur les différents groupes de population qui habitent l'ancien comme le nouveau monde, après avoir scruté leur constitution intime, aussi bien que leur régime extérieur, n'hésite pas à citer le Canada comme une grande nation modèle de notre temps, et parlant de la province de Québec, il dit " qu'elle forme l'*Etat-province* qui " par son passé comme par l'organisation présente de la famille, de " la religion et de la propriété, offre les meilleurs symptômes de " hautes destinées. Dès l'origine, le clergé s'est mis à la tête de " la colonie, les prêtres séculiers, secondés souvent par les jé- " suites, ont dirigé toutes les entreprises de défrichement ; ils " ont présidé à la création des villages, en joignant à leur " fonction principale celles du législateur, du juge, de l'architecte " et du médecin. Ce sont également les clercs qui ont lié in- " dissolublement à la langue française l'enseignement de la re- " ligion, la culture des arts, des sciences et des lettres."

Avec un pareil témoignage, notre clergé peut être appelé avec raison la base fondamentale et la force dirigeante de notre nation ; car nous pouvons dire que c'est le clergé qui a fait la province de Québec, tout comme on a dit de l'évêque français, qu'il a fait la France. Aujourd'hui encore, où prenons-nous les hommes qui, par pur dévouement, s'occupent de l'avancement du pays, de l'enseignement supérieur des arts, des lettres et des sciences ? Dans le clergé. Qui s'occupe sérieusement et sans attendre de rétribution du défrichement de nos forêts, de fonder de nouvelles paroisses ? Encore le clergé : MM. Labelle et Lacasse, soutenus, encouragés par les hauts dignitaires ecclésiastiques. Et, de nos jours comme il y a cinquante et cent ans, si l'on veut obtenir de grands résultats dans une entreprise, si l'on veut diriger l'opinion publique dans une voie de progrès, il faut faire appel au clergé : c'est l'*autorité sociale* par excellence.

Et ce clergé auquel nous sommes si redevables, ce sont nos maisons d'éducation supérieure qui l'ont formé. La Providence a permis, et c'est ce qui a le plus puissamment contribué à notre maintien comme organisation sociale, que ces maisons se multiplissent de tout côté et comme par enchantement. Cela a facilité la distribution de l'éducation supérieure aux enfants des classes ouvrières, des cultivateurs pauvres, qui sont le plus grand nombre. En sorte que de cette manière, presque tous les jeunes gens qui paraissaient doués d'heureuses dispositions, ont pu recevoir le bienfait de l'éducation. Combien d'hommes distingués, placés même au faite des dignités civiles et ecclésiastiques, fussent restés dans de modestes conditions, s'ils n'eussent trouvé, à deux pas du toit paternel, le collège qui leur a fourni l'instruction presque gratuitement !

Voilà, entre mille, quelques faits qui pénètrent tout le monde de l'importance qu'ont nos maisons d'éducation supérieure, et

qui nous démontrent à l'évidence qu'elles sont de véritables institutions nationales. Elles ont été notre force, notre soutien, elles se sont incorporées à la nation et en sont une partie que l'on ne pourrait détacher sans causer de cruels déchirements. Elles sont nécessaires, toutes et chacune d'elles, pour maintenir, à chaque endroit, le goût des études, des lettres, la pureté de notre langue ; elles sont aussi le rempart le plus solide de la nationalité. Elles sont encore nécessaires pour utiliser les talents que la Providence a distribués parmi la classe pauvre, si nombreuse chez nous, et qui n'a cessé pourtant de fournir le plus fort contingent d'hommes remarquables dans les rangs du clergé, comme dans la société laïque.

La conclusion pratique de ce qui précède, c'est qu'il est devenu absolument nécessaire pour tout le monde de se donner la main et de venir en aide à la corporation du séminaire de Ste-Thérèse. C'est un devoir de reconnaissance, comme c'est une nécessité d'intérêt public. Ce n'est pas tout de prendre part au deuil général, il faut agir et de suite, afin que nous voyions renaître bientôt cette magnifique institution, l'ornement de Ste-Thérèse, la joie, l'amour de ses prêtres si dévoués, la force des populations du Nord et l'orgueil de tout le pays.

La nouvelle installation.

C'est le 20 octobre, par une brillante journée et un beau soleil d'automne, que la famille, dispersée par les coups de l'orage, se réunissait au foyer collégial, autour des ruines et des cendres encore fumantes. L'installation s'est faite aussi bien et même je dirai mieux qu'on avait lieu de l'espérer dans les circonstances présentes.

Au moyen âge, dans ces grandes universités dont la réputation a rempli le monde, le corps enseignant avait ses quartiers généraux à part ; les élèves prenaient leur pension dans les diverses parties de la ville, et les différentes chaires étaient établies en autant de bâtisses séparées. La nécessité nous a ramenés à ces dispositions des siècles passés. M. le Supérieur et la plupart des prêtres ont leur résidence chez madame Lecomte ; cependant M. le Curé, et M. le Procureur tiennent leur bureau chez madame Thibaut, et M. le Directeur dans la grande maison Morris. La Philosophie et la Rhétorique ont leurs classes dans le bloc Mathieu sur la rue St-

Joseph ; la Versification, dans le magasin de M. Charbonneau, en face du marché ; et les autres classes se tiennent dans la maison Morris, laquelle, le soir, toute illuminée, avec ses formes antiques, apparaît au sommet de la colline comme un ancien castel des preux chevaliers.

Pour les récréations, les Philosophes, les Rhétoriciens et les Humanistes ont leur salle dans la maison Mathieu, les *Petits* dans le soubassement de la maison Morris, et les *Grands* qui appartiennent aux classes inférieures, dans le magasin Charbonneau. Mais, quand le temps le permet, les deux communautés vont, comme autrefois, prendre leurs ébats dans leurs cours respectives, dont l'incendie a respecté les clôtures, les jeux de paume et les bocages.

Les dortoirs sont nombreux. Les Philosophes et les Rhétoriciens ont le leur dans la maison Mathieu ; ces messieurs sont vraiment privilégiés, ayant classes, récréations et dortoirs sous un même toit : ils forment une communauté à part. Les *Petits* ont dressé leurs lits dans la maison d'école du village, dans deux salles vastes, hautes, bien éclairées. Les autres élèves ont établi leurs tentes dans le haut du marché, chez M. Filion, et dans le haut de la sacristie. Ces derniers, naturellement, doivent être les plus dévots, ils dorment plus près du bon Dieu, et ils n'ont qu'un escalier à descendre pour se rendre à la messe de communauté. Ces différents dortoirs sont bien aérés, bien tenus, chauds et confortables.

Les pensions se prennent dans une dizaine de maisons, qui se trouvent situées dans un rayon assez circonscrit. Les élèves se rendent à leur repas et en reviennent, par petites bandes séparées, en compagnie de leurs professeurs, qui pensionnent avec eux. Il n'y a pas de courses et de promenades possibles dans les rues du village. Le soir, à la porte de chaque magasin, de chaque hôtel, à chaque coin de rue, des fanaux allumés projettent la lumière sur toute l'étendue des trottoirs et du chemin.

Nécessairement, le règlement a dû subir certaines

modifications. 6 h. A.M., lever ; 6½ h. prière du matin et sainte messe ; 7½ h. déjeuner et récréation ; 8 h. étude et classe ; 9½ récréation ; 10½ h. étude et classe ; 12 h. dîner et récréation ; 1½ h. P.M., étude et classe ; 2½ h. récréation ; 3 h. étude et classe ; 4 h. récréation ; 4½ h. étude ; 5½ h. chapelet ; 6 h. souper et récréation ; 7½ h. étude ; 8½ h. prière du soir et coucher. La plus petite des deux cloches de l'église est la voix qui donne tout à l'entour le signal des exercices et qui met la communauté en mouvement.

Nous sommes heureux de constater que, dans cet état de choses, la surveillance ne souffre nullement, puisque les récréations et les dortoirs sont communs, et qu'en aucun moment de la journée les écoliers n'échappent au regard de leurs régents. Les études aussi, nous l'espérons, ne pourront guère souffrir, les élèves étudiant chacun sous les yeux de leurs professeurs, devenus à la fois maîtres d'étude et maîtres de classe. Les écoliers de leur côté, comme de bons enfants, comprennent les difficultés de la situation ; et si parfois, dans leur vie nouvelle, il se rencontre quelque désagrément inévitable, ils se montrent d'une gaieté, d'une générosité et d'un bon vouloir qui leur font honneur.

La statue du Sacré-Cœur.

Le 23, à six heures du soir, les élèves se réunissaient à la sacristie, qui est devenue leur chapelle, pour assister à la bénédiction d'une statue du Sacré-Cœur. Cette statue est le don d'une mère, madame Dériger, qui a su trouver dans sa foi la consolation d'une grande infortune et veut voir dans le Sacré-Cœur le souvenir d'un fils unique cruellement ravi à sa tendresse et l'hommage de son ardente piété. C'était le soir même de l'incendie que nous arrivait cette statue, coïncidence où nous aimons à voir une consolation et une espérance. Elle devait être installée dans l'ancienne chapelle. Dieu ne l'a point permis ; mais elle aura sa place ou plutôt son trône d'honneur dans la nouvelle, qui sera dédiée solennelle-

ment au Cœur de Jésus. En attendant, elle restera là dans la sacristie, sur son humble piédestal, comme un signe de salut vers lequel nous tournerons souvent nos yeux et nos cœurs.

Il fait bon pour nous, pauvres naufragés, de trouver un refuge dans le divin Cœur d'où sont tombées, brûlantes, ces paroles : " Venez tous à moi, vous qui souffrez, et je vous soulagerai." " Je suis la résurrection et la vie."

Nous irons donc à vous, Seigneur Jésus, pour relever notre courage dans l'amertume et les angoisses de l'heure présente ; nous irons à vous pour ranimer notre espoir. Soyez notre lumière et notre force au milieu de nos travaux, ou plutôt posez vous-même les fondements de l'édifice que nous entreprenons, afin qu'il s'élève pour votre gloire et devienne un sanctuaire où vous soyez plus connu et plus aimé.

Collegiana.

— La retraite des élèves, commencée le 28 septembre, s'est terminée, comme à l'ordinaire, le dimanche du Rosaire. Elle fut prêchée par un prêtre du séminaire de St-Sulpice, le révérend L. L. Billion, qui venait une seconde fois, après douze ans, mettre à notre service son zèle et son dévouement. M. Billion, accoutumé à diriger des enfants, possède le secret de leur faire p'aisir. Aussi, après la clôture de la retraite, dimanche soir, il voulut bien se rendre à la salle des *grands*, en présence des deux communautés réunies, pour nous donner quelques-unes des histoires dont *son sac* est rempli. Ce soir-là, les espiègleries de Henri Ducros firent sensation dans nos salles ; le *Cocorico* du coq de Petit Jean était du nombre de ces choses qui plaisent à être répétées.

— Qu'il fait bon de prendre un beau grand congé après trois jours de silence comme ceux que l'on passe dans la retraite ! Aussi lundi, le 3 courant, nos cours s'étaient changées en gais tournois ; le jeu de crosse fut plus ardent que jamais.

— Le lendemain, il va sans dire, tout le monde était frais et dispos pour l'étude. Chacun était à son poste ; les classes avaient repris leurs cours sous les auspices les plus favorables. Mais, qu'elles devaient être tristement interrompues !

— Le 5 octobre, jour néfaste !!!

— Le soir du sinistre, messieurs les prêtres du séminaire étaient réduits à demander l'hospitalité aux dames de la Congrégation. Mgr de Montréal, en route pour Ste-Scholastique, voulut bien, dans une telle circonstance, interrompre son voyage et arrêter à Ste-Thérèse. Sous sa présidence, dans la soirée, furent prises au couvent les deux résolutions de reconstruire le séminaire et de rouvrir les classes dans le plus bref délai. A la même heure se passait à la gare une scène non moins saisissante. Les élèves s'y étaient presque tous réunis, les uns pour prendre leurs billets de passage, les autres pour saluer leurs confrères et dire ensemble un dernier adieu à Ste-Thérèse avant de se disperser, car on était sous l'impression que c'en était fait du collège. L'émotion fut vive chez tous quand, tout à coup, M. le Directeur vint leur annoncer que, " malgré le malheur dont l'*alma mater* venait d'être frappée, très probablement, l'année scolaire ne serait qu'interrompue, et qu'en conséquence on devait suivre sur les journaux les nouvelles relatives à la réouverture des classes." Ce fut comme un poids enlevé sur tous les cœurs, et la joie spontanée avec laquelle fut accueillie cette bonne nouvelle était de nature à relever le courage abattu et à faire estimer davantage cette jeunesse qu'on avait vue si dév. uée durant l'incendie et qui demeurait si attachée à ses maîtres.

Ce qui contribua encore à changer la face de ce départ, ce fut la générosité que montrèrent en cette circonstance les administrateurs du chemin de fer. M. le capitaine Labelle était là en personne, pour mettre à la disposition des élèves deux chars avec un agent chargé d'en surveiller la bonne administration, et pour distribuer gratuitement des billets de passage à ceux qui ne pouvaient partir que le lendemain pour se rendre dans

leurs familles. Nous apprécions cette démarche et offrons à qui de droit l'expression de notre reconnaissance.

Nous avons le même devoir à remplir envers les bonnes religieuses du couvent, qui pendant douze jours, nous ont prodigué les soins de la plus bienveillante hospitalité, mettant à notre disposition parloir, salon, bureau, réfectoire, se faisant à la table comme à la cuisine nos servantes les plus empressées.

— Les deux jours suivants affluèrent les visites des anciens élèves et des amis, qui vinrent en personne présenter leurs sympathies et prodiguer leurs encouragements.

Avant la fin même de l'incendie étaient venus : MM. A. Labelle, curé de St-Jérôme ; J. Desautels, curé de Ste-Rose ; G. Bérard, vicaire de Ste-Rose, et M. A. Gauthier, vicaire de Ste-Eustache.

Le soir, MM. James et Simon Lonergan accompagnaient Mgr de Montréal.

Le 6 octobre, vinrent MM. L. Colin, S.S., supérieur du séminaire de Montréal ; J. P. Bélaire, curé des Cèdres ; E. Demers, curé de Ste-Anne des Plaines ; J. Piché, curé de Terrebonne ; M. Leblanc, curé de St-Martin ; MM. l'aumônier du pénitencier et le vicaire de St-Vincent de Paul, U. Leclerc et A. Carrières ; F. Aubry, curé de St-Jean Dorchester ; I. Champagne, curé de la Gatineau ; M. C. Tanguay, Ottawa ; E. Ethier, curé de l'Ardoise, Cap-Breton.

Le 7, par un train spécial arrivait Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, en compagnie de M. le maire de Montréal, du Rév. Père F. Cazeau, recteur du collège Ste-Marie, de MM. J. Lonergan, curé de Ste-Brigitte, J. Primeau, curé de Boucherville et L. A. Senécal, surintendant du chemin de fer. Son Honneur voulut bien nous dire qu'il aurait éprouvé comme un remords s'il fût descendu à Québec sans venir offrir ses sympathies aux messieurs du séminaire, et revoir, une dernière fois, dans ses ruines, l'asile de sa jeunesse studieuse.

M. le Supérieur accompagna les honorables visiteurs à leur retour et passa huit jours à l'Hôtel-Dieu, pour

traiter un genou malade qui le retenait à sa chambre depuis quelque temps.

— La *seconde* rentrée des élèves eut lieu le 20 octobre. Étrange rentrée que celle-là, qui suivait de si près le retour des grandes vacances ; étrange encore par la confusion qui ne pouvait manquer dans les circonstances d'une installation aussi nouvelle. Mais à 6 heures, comme à l'ordinaire, la cloche sonna, et les élèves, au nombre de 130, se réunirent à la sacristie, où ils entendirent M. le Directeur leur annoncer en termes émus que l'année était *recommencée* et que la bonne volonté de tout le monde serait le gage du succès.

— Nos cours sont encore spacieuses et commodes, nos jeux de paume encore debout, intacts et propres, autant que jamais, à exercer la dextérité de l'œil et la vigueur du bras. Toutefois, un autre objet attire l'attention des élèves en récréation. Les *vieux* murs qui, depuis l'incendie, ont déjoué les plans des démolisseurs, fait échouer leurs tentatives, ont à subir de nouvelles attaques en ce moment. Ils s'écroulent, je ne dirai pas sous les efforts du temps *qui les démolit en silence*, mais sous les coups vigoureux de ceux-là même à qui naguère ils offraient un refuge. Il faut voir ces jeunes gens à l'œuvre pour comprendre combien ce travail est conforme à leurs goûts, excite leur enthousiasme. Quel plaisir quand leurs coups ont porté juste, quand les pierres s'affaissent sur elles-mêmes en se déchirant, ou lorsqu'un pan se renverse avec lenteur et majesté, faisant trembler le sol sous leur pieds. Cependant, malgré l'opportunité et l'avantage d'un semblable travail, en voyant les élèves s'acharner ainsi à leur *œuvre de destruction*, les paroles du fabuliste me revinrent à la mémoire : " Cet âge est *sans pitié* : " *sans pitié* pour ces vieux murs si éloquents dans leur silence, *sans pitié* pour les instruments que leur fournissent nos Archimèdes modernes, et j'oserais dire, *sans pitié* pour eux-mêmes, n'était la vigilance de leurs directeurs, qui sont là pour ralentir leur ardeur et les éloigner du danger.

— Lundi, le 24 octobre, on a commencé à creuser les

fondations du nouveau collège, qui s'élèvera à quelques pas en arrière de l'ancien, sur la lisière du bocage. Il aura la façade tournée du même côté que celle de l'église. Ses dimensions seront de 250 pieds sur la longueur et de 65 sur la largeur. Il aura trois étages avec rez-de-chaussée et mansardes. Le coût en est estimé à \$70,000 environs. MM. Poitras & Roy, de Montréal, en sont les architectes.

— A la date du 31 octobre, le nombre des élèves était de 185. Plusieurs autres étaient attendus.
